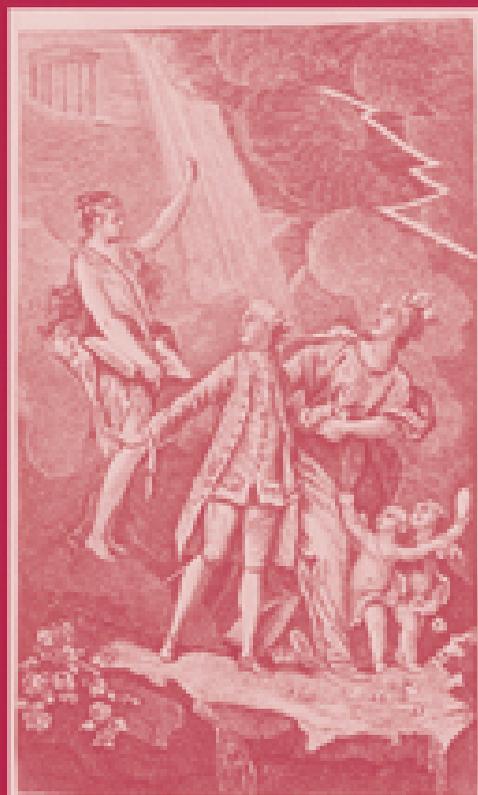


Vol. 18

*Recherches en littérature et spiritualité*



Édité par  
Nicolas Brucker

# Apologétique 1650-1802. La nature et la grâce

Préface d'Antony McKenna

Peter Lang

# Avant-propos

Nicolas BRUCKER

Université Paul Verlaine-Metz

En traçant le panorama de l'apologétique à l'âge classique, grande est la tentation d'aligner les monographies, tant sont multiples les perspectives philosophiques et diverses les formes littéraires dans lesquelles elles s'incarnent. Le colloque de Metz (16-18 octobre 2008), dont le présent volume reproduit les actes, a choisi d'appréhender cette diversité foisonnante et mouvante en la soumettant à une unique approche, la question du *croire*. À la frontière entre imaginaire et rationalité, la foi n'abdique ses droits ni à l'une ni l'autre. Bien davantage, elle manifeste l'ambition de tenir de l'une et de l'autre. L'homme croyant se pense alors comme l'homme total, synthèse achevée du sentiment et de la raison : synthèse douloureuse pour les uns, synthèse heureuse, voire triomphante, pour d'autres. La théologie pascalienne de la grâce propose des éléments de réponse pour faire cohabiter raison et foi, évidence intellectuelle et élan du cœur, autorité et liberté, tout en niant la relation mécanique entre connaissance et foi. « Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer » (Sel. 409). Tout tient à ce don, gratuit, donc injustifiable, impermanent et finalement mystérieux, qui, de la perfection divine à la misère humaine, doit apporter la guérison à la nature corrompue par le mal, sauver l'homme de son péché, et en le sauvant le créer une seconde fois.

De cette théologie découle une apologétique, dont la méthode est résumée dans la Pensée Sel. 46 : « [...] il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison. Vénération, en donner respect. La rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie et puis montrer qu'elle est vraie. » Nombre d'apologistes ont cru lire dans cette Pensée le plan d'une apologie en forme, et se sont mis en devoir d'achever ce que Pascal n'avait, semblait-il, fait qu'esquisser, cherchant à combiner la démonstration rationnelle et les preuves sensibles, afin de satisfaire à la fois le cœur et la raison. Abbadie s'inscrit

dans cette lignée, mais plus encore Houtteville qui revendique explicitement l'héritage pascalien. Sa tentative de prouver la religion à partir des Écritures et des faits historiques fera école. Comme Louis Racine en tête de *La Religion* (1742), bien des apologistes placent leur texte sous le patronage de la Pensée 46, tirant d'elle un cadre, une démarche, et l'assurance qu'une forte preuve jointe à un dispositif rhétorique adroit produit mécaniquement la conversion chez le lecteur. D'où les innombrables apologues, souvent dialoguées, qui mimant chez le libertin les étapes successives d'un cheminement vers la foi, font passer du scepticisme intégral au matérialisme, du matérialisme au déisme, du déisme à la loi naturelle, de la loi naturelle à la foi en Jésus-Christ. Et c'est bien une religion *aimable* qu'embrasse le néophyte, une religion dont on peint les douceurs et les délices. Longtemps les voûtes des églises ont résonné des anathèmes et des menaces lancés par des prédicateurs zélés. Si la pastorale de la peur n'a pas entièrement disparu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle est largement supplantée par le point de vue opposé, la peinture du bonheur tranquille que procure la religion à celui qui s'en fait l'adepte. Aux rigueurs de l'ascèse, aux sacrifices du détachement, au combat spirituel, est préférée la route fleurie proposée par un Caraccioli ou un Lamourette. Non seulement il est aisé de croire, mais croire rend heureux. Malebranche n'avait-il pas ouvert la voie, quand il évoquait la délectation de la grâce victorieuse des passions, la raison réinstallée dans ses droits, et le fidèle goûtant l'ordre et l'harmonie retrouvés ? La joie ne vient-elle pas du sentiment de la conformité avec l'état où nous sommes (*De la Recherche de la vérité*, V, 4) ? S'il est des apologistes pour se refuser à ces facilités, tel l'abbé Bergier, la plupart cèdent à l'attrait d'une preuve si séduisante. Ils manifestent aussi par là le besoin qui se fait jour du témoignage personnel : le primat accordé à l'expérience sur la connaissance abstraite explique sans doute cette évolution.

Les œuvres étudiées dans ce recueil permettent d'apprécier le passage d'une théologie du renoncement à la nature, en vue d'accueillir la grâce d'en haut, à une spiritualité de l'expérience immanente de la grâce, qui immédiatement se donne à qui veut la recevoir. L'infini n'est plus dans un ailleurs métaphysique, mais au-dedans et ici-bas. Le principe de la *fides quaerens intellectum*, foi en quête de son élucidation, qui encore au XVIII<sup>e</sup> siècle présidait à toute apologie, laisse peu à peu la place à une

recherche personnelle des motifs de croire, non *in abstracto*, mais pour soi et dans l'urgence de la vie.

Les vingt auteurs des textes qui suivent, philosophes, théologiens, historiens et littéraires, pour certains experts en matière d'histoire de l'apologétique par les travaux qu'ils ont publiés par le passé, nous donnent à lire un tableau non seulement de la pensée religieuse, mais de la civilisation dans son ensemble. On y trouve en particulier le reflet fidèle des débats qui agitent les milieux lettrés. Exempte de la censure qui pèse sur d'autres formes du discours ecclésial, l'apologétique apparaît comme un lieu de libre parole. À la confluence du profane et du religieux, elle permet des échanges de l'un à l'autre. La cloison, généralement étanche, se fait ici poreuse. L'apologétique ouvre à l'espace de l'autre, même si cet autre est bien souvent nié dans sa différence, méprisé ou défiguré à force de caricature. Elle constitue un laboratoire d'idées nouvelles et de formes inédites, et, loin de n'être qu'au service de la réaction comme semble l'indiquer le terme *απο*, elle fait œuvre de création dans l'ordre de la pensée et de l'écriture.

De 1650 à 1802, de Pascal à Chateaubriand, le paysage mental reste dominé par l'auteur des *Pensées*. Sujet principal des premières études, il est présent tout au long de ce recueil, les apologistes ne cessant de relire son œuvre, telle qu'elle pouvait être connue à l'époque, c'est-à-dire très imparfaitement, commettant des contresens qui en disent long sur la sensibilité religieuse et son évolution durant la période. Pascal a servi d'alibi à des apologistes de tous bords, il a servi de caution aux dérives du rationalisme comme aux excès du fidéisme. Tout le monde se le revendique, personne ne le comprend. Et Chateaubriand ne fait qu'ajouter à la confusion quand il conclut son *Génie* en citant à son tour la Pensée 46, et en se présentant lui aussi comme l'héritier et le continuateur de Pascal, avant de lancer un triomphal *solvuntur objecta* peu en rapport avec la complexité de l'auteur dont il se réclame. Par sa somme apologétique, qui répond à une tendance propre à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le *Génie* dit l'épuisement du genre et la vanité de la démarche. En subordonnant la révélation à la raison philosophique, il consacre la victoire de celle-ci sur la preuve historico-critique.

La promotion du sujet, dans l'ordre philosophique (empirisme lockien) comme dans l'ordre politique, rend difficilement audible une théologie

qui fait dépendre l'aptitude à croire de l'effet d'une grâce extérieure. Le sujet moderne aspire à ne dépendre que de lui, de sa volonté, de la maîtrise qu'il prétend exercer sur le monde. Le salut doit pouvoir se gagner comme le reste, au prix d'un effort conscient, soutenu, cumulatif. De son côté, la conception de la nature a changé : celle-ci n'est plus corrompue ou corruptrice, mais, adéquate à la raison, elle éduque l'homme pour le mettre dans la pleine et entière possession de son humanité. La connaître, c'est connaître Dieu. La réévaluation des sciences de la nature en est la conséquence directe. De la même façon, la pensée politique exerce une influence sur la relation du sujet à Dieu en introduisant la notion de droit au salut. Cet impératif trouve sa traduction dans une dialectique habilement étagée, qui aboutit à une conciliation. On est loin du tout ou rien de l'alternative évangélique.

Catholiques ou protestantes, poétiques ou homilétiques, populaires ou intellectuelles, les œuvres apologétiques ici étudiées n'ont vraisemblablement jamais converti personne, sinon des esprits déjà convaincus. La représentation de l'autre produite par ces textes, adversaire à réfuter ou à persuader, à repousser ou à ramener, n'est pas propre à susciter l'identification. En lisant ces apologies, où il n'est généralement question que de preuve, de certitude et de persuasion, le lecteur moderne n'est pas sans éprouver quelque malaise : il y voit l'occasion manquée d'une rencontre, d'un authentique partage d'expérience au sein d'un espace accueillant et fraternel, où cette grâce tant invoquée eût enfin eu quelque chance d'agir.